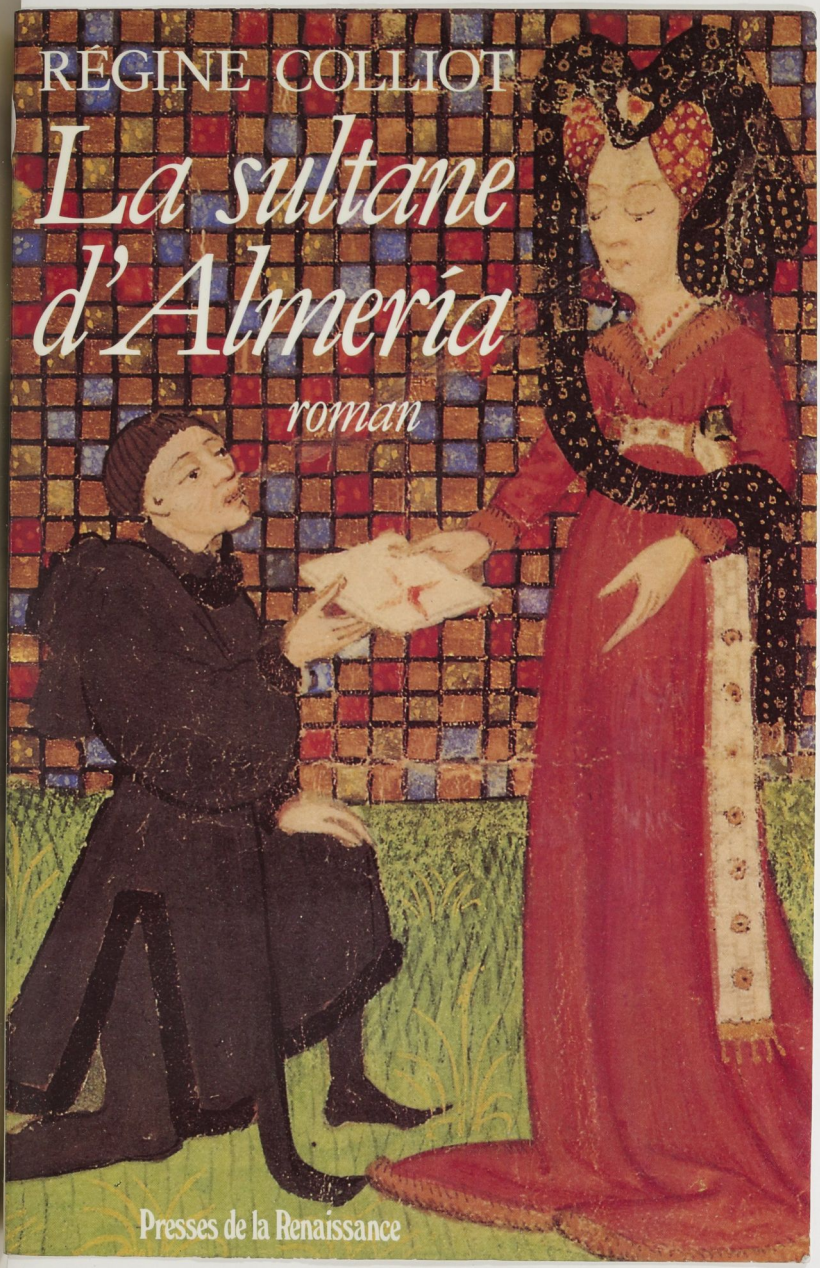
RÉGINE COLLIOT

La sultane d'Almería

roman



Presses de la Renaissance

La sultane d'Almería

EL 8° Y
18405

Du même auteur :

Adenet le roi, « Berte aus grans pies », Étude littéraire générale, deux vol., A. et J. Picard, Paris, 1970.

L'Ystoire du Vaillant Chevalier Pierre, filz du Comte de Provence et de la Belle Maguelonne, édition du Manuscrit S IV 2 de la Landesbibliothek de Cobourg (XV^e siècle), CUER MA, université de Provence, 1977, Aix-en-Provence, et H. Champion, Paris.

Agnès, princesse de Byzance, Pygmalion-Gérard Watelet, Paris, 1985.

Vue avec personnages sur les jardins de Luzan, Hermé, Paris, 1987.

598522
823

Régine Colliot

La sultane d'Almería

Roman

Presses de la Renaissance
37, rue du Four
75006 Paris

DI - 25-05-1988 - 13066

Si vous disposez d'un Minitel, vous pouvez vous informer à tout moment sur les livres que nous publions.
Il vous suffit de composer le 36-15, **code JET 7.**

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

Édipresse
5198, rue Saint-Hubert
Montréal H2J 2Y3

Illustration de la couverture :

Un songe de Georges de Chasteaulens
(France, XV^e^ siècle - Musée Condé à Chantilly)



© Presses de la Renaissance, 1988.
ISBN 2-85616-466-8

H 60-3511-7

Table

Introduction, 9
I. Au pays de Ponthieu, 13
II. Le voyage à Compostelle, 143
III. La séparation : Almería et Jérusalem, 257
IV. Le retour, 359



N° 23 05 1988 13066

Si vous disposez d'un Minitel, vous pouvez vous informer à tout moment sur les livres que nous publions.
Il vous suffit de composer le 36-15, code JET 7.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue des Four 75006 Paris

et pour le Canada à

Edipresse
5198, rue Saint-Hubert
Montréal H2J 2Y3

Table

Introduction, 9

I. Au pays de Pontlieu, 13

II. Le voyage à Comporselle, 143

III. La séparation : Almeria et Jérusalem, 257

IV. Le retour, 359

Illustration de la couverture :

Un ange de Georges de Chastenaye
(France, XVe siècle - Musée Condé à Chantilly)

© Presses de la Renaissance, 1988.
ISBN 2-85616-455-8

N° 06-2511-7

INTRODUCTION

La fille du comte de Ponthieu est la première nouvelle de la prose française. Celui qui lit ce texte aujourd'hui [1] est nécessairement frappé par le caractère moderne du comportement de l'héroïne, ses réactions mystérieuses ou, à tout le moins, ambiguës, ses paroles énigmatiques, apparemment inexplicables et sur le sens desquelles on a longuement discuté. De même, l'aspect réaliste de l'aventure, dépourvu d'éléments féeriques, et souligné par la concision tragique du texte, déconcerte.

Mieux, les diverses péripéties du récit, le viol et ses conséquences, les violences, la confrontation entre chrétiens et musulmans, les longs voyages, rejoignent les thèmes quotidiens de notre réalité contemporaine. D'où le désir, légitime, semble-t-il, d'offrir cette riche substance au grand public sous une forme qui lui est accessible.

Mais comment donc naquit cette étrange histoire ?

Elle a pris forme sans doute sous le règne de Philippe Auguste, à la fin du XII[e] siècle (les comtes de Ponthieu, du reste, descendaient en droite ligne d'Hugues Capet par sa fille Gisèle).

La littérature médiévale connaît deux versions, proches l'une de l'autre, du XIII[e] siècle, et une du XV[e], assez différente. La langue des copistes du premier manuscrit est celle de la région Pas-de-Calais-Nord de la Somme,

1. On ne peut le faire que dans la langue de l'époque. *La fille du comte de Ponthieu*, nouvelle du XIII[e] siècle, éditée par Clovis Brunel, avec Introduction et notes, C.F.M.A., Paris, Champion, 1926.

le territoire de nos héros. La seconde version du XIII• siècle a dû être rédigée par un clerc de la région de Tournai ; la troisième version, insérée au XV• siècle dans *L'histoire d'Outre-Mer et du roi Saladin*, a été écrite pour Jean de Croy, comte de Chimay, en Ardenne belge. Ainsi, qu'il s'agisse des héros, du lieu de composition, des transcripteurs, l'histoire est intégralement nordique.

C'est surtout aux XVII• et XVIII• siècles qu'elle suscite intérêt et remaniements : elle se répand d'abord chez des érudits, puis est reprise et modifiée par un romancier, La Vieuville de Vignacourt, en 1723. Elle devient le sujet d'une tragédie lyrique en 1772, d'un ballet tragique la même année 1772, et d'une autre tragédie lyrique de Piccini, jouée en 1781, pour l'inauguration du nouvel Opéra de la porte Saint-Martin. Ces pièces lyriques du XVIII• siècle illustraient l'épisode oriental et le conflit entre croisés et Sarrasins.

Au XVIII• siècle encore, Mme de Gomez bâtit sur le sujet une nouvelle de ses *Journées amusantes* (?) (1723) et Antoine de la Place une tragédie en cinq actes (1757). Au XIX• siècle, la légende fournit l'argument d'un poème en six chants, œuvre d'un certain Mondelot.

L'histoire s'était donc adaptée à diverses formes littéraires au cours des siècles précédents. De nos jours par contre, c'est le silence : cette Dame surprenante n'est plus connue que des spécialistes en littérature médiévale, alors qu'elle devrait séduire nos contemporains. Sans méconnaître la sobriété, la contraction dramatique du récit primitif, il semble possible de donner à la légende une forme romanesque, en respectant scrupuleusement les éléments fournis par la première trame, mais en la développant (dans l'édition Clovis Brunel, l'histoire tient en moins de vingt courtes pages) et en approfondissant le caractère de l'héroïne.

L'ordre chronologique des faits romanesques, les personnages mentionnés (à l'exception du moine Richard, créé d'après la chronique de Raoul Glaber et de quelques comparses), l'esprit médiéval sont ici, semble-t-il, respectés.

Autour des personnages, le tissu social, moral et religieux, les mentalités de l'époque, ont été reconstitués : le mépris de la femme stérile (bréhaigne), la hantise du diable et de son action, la haine des hérétiques, les superstitions populaires, la méfiance envers la femme, l'antagonisme profond entre Sarrasins et chrétiens (qui souffre pourtant quelques exceptions), les élans mystiques, la force des grands repentirs. Des épisodes de la vie quotidienne illustrent ces tendances de l'esprit médiéval.

Le récit est volontairement sobre et sec : les gens du haut Moyen Age parlaient avec économie, tous les textes contemporains le prouvent. Quelques « chansons » naïves ont semblé seules admissibles et ne jurent pas avec la vérité.

Mais comment dater, quant aux faits eux-mêmes, l'aventure contée ? Le texte original contient sur ce point un détail précis : on y lit que les seigneurs picards ont servi un an au Temple. Or l'ordre a été fondé en 1119. Et la première moitié du XII• siècle voit se multiplier les pèlerinages à Compostelle.

Il était donc logique de choisir la période 1140-1148, cinquante ans avant la première rédaction vraisemblable, coïncidant avec la mort de Saladin (1193) auquel le récit fait allusion. Quelques personnages historiques fournissent leur soutien aux faits romanesques.

Restait le problème du lien légendaire de l'héroïne avec Saladin (1137-1193). Une filiation directe était impossible, la datation s'y opposant. Par contre il était parfaitement admissible de le fonder sur le mariage de la fille de la comtesse, la Belle Captive, avec le futur conquérant de Jérusalem, lien d'ailleurs déjà imaginé et évoqué dans la chanson de geste de Baudouin de Sebour.

En définitive, c'est surtout la psychologie « moderne » de l'héroïne qui donne pour nous, en ce siècle, son intérêt principal à l'œuvre : sa détermination, sa dureté, son indépendance d'esprit dans un temps où la femme était socialement soumise [1], sa satisfaction secrète à triompher des hommes, sa spontanéité dans ses réactions et son langage, souvent presque « masculin ». Puissent nos contemporaines y être sensibles, y reconnaître des affinités, et nos contemporains la saluer de leur estime.

1. « Ce monde est masculin. Seuls les mâles y comptent. Très peu de figures féminines dans ce poème, et dont les apparitions sont fugitives. En ce temps le seul vrai pouvoir appartient aux hommes mariés. L'homme a mille fois plus de valeur que la femme, mais il n'en a presque pas s'il ne possède pas lui-même une femme, légitime, dans son lit, au cœur de sa propre maison. »

Georges DUBY,
Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde,
p. 49 et 160 (Gallimard, 1986).

Première Partie

Au pays de Ponthieu

Première Partie

Au pays de Pontbriand

I

Je marche dans les vagues
Sur les vagues de la rive,
Le ciel semble une coquille bleue
Qui me contient toute.
Je suis seule face au monde,
Le vent qui souffle à mon visage
Est le fourrier du printemps :
Vivat !

Arlette piétinait les sculptures de sable laissées par l'eau de la mer, en chantonnant à bouche presque close ce refrain qui se formait en elle ce matin-là ; elle l'accueillait sans étonnement : d'autres refrains naissaient en d'autres matins.

Je vivrai longtemps,
Je suis vive, vive, vive !
Je vivrai jusqu'à cent ans.
La mort est loin !

A cet instant, l'idée de la mort était vaincue, elle qui l'avait pénétrée si jeune — elle avait à peine cinq ans peut-être, quand

elle s'était mise à craindre cette limite de la vie, qui pourrissait tout espoir.

En ce temps-là, le père de son père, Guillaume le Fort, comme on l'appelait, était en train de mourir. Il se faisait porter presque chaque jour par des sergents au bord de la mer, et on l'installait là, dans un grand fauteuil de chêne. « Allez-vous-en ! laissez-moi seul ! » criait-il à ses gens : ils allaient se terrer dans les dunes et le remportaient au soir, demi-inconscient. Un certain crépuscule, ils ne ramenèrent plus qu'un cadavre. Arlette, qui se faisait aussi petite qu'une souris, observait parfois de loin cette grande carcasse qui se traînait sur la plage. Ce trépas solitaire n'était pas décent. Si l'on n'avait pas eu affaire à une nature de roc, on l'aurait tiré de force dans sa chambre comtale, pour qu'il y expirât dans le respect attentif de sa maisnie rassemblée. Mais autant déplacer un des récifs battus par les vagues !

Les prêtres de Saint-Wulphy furent très mécontents de cette mort : un seigneur devait mourir dans son lit ; cependant, comme ils avaient pris la précaution de lui administrer les saintes huiles à un moment où il était plus tranquille, on enferma Guillaume le Fort en grande pompe dans un lourd sarcophage de l'église de Rue. « Là, pensait Arlette, qui longeait parfois le tombeau, il n'entend plus le bruit de la mer. »

Elle avait suggéré un jour à dame Ida, sa belle-mère : « Peut-être croyait-il que la mer le guérirait ?

— Quelle sottise ! avait répondu Ida. D'ailleurs Dieu a fixé notre heure, pour tous. »

Encore aujourd'hui Arlette évoquait ce fantôme sur le sable mouillé avec un frisson ; mais elle n'aurait même pas eu besoin de l'exemple du moribond pour comprendre : elle savait (et tentait de repousser cette pensée en même temps) qu'elle mourrait un jour. Plus tard les paroles des prêtres (qu'elle écoutait avec avidité, car elle avait l'esprit ouvert) l'avaient réconfortée : une part d'elle survivrait, elle s'accrochait à cet espoir. Elle avait aussi recensé les vieillards qu'elle connaissait dans son entourage : il n'y en avait guère en ces temps misérables. Cependant la grand-mère d'Alizon, sa petite amie, avait passé les quatre-vingts ; un vieux prêtre de Saint-Wulphy,

les nonante-dix. « J'ai bien de l'espace devant moi, après tout », se dit Arlette ; en faisant tous ses efforts, elle arriverait à vivre très vieille…

En cette matinée de mai 1140, devant la plage qui s'étendait au pied des remparts de Rue, la ville aux murailles neuves, Arlette de Ponthieu et sa jeune servante Alizon s'étaient reposées des jeux innocents qu'elles menaient depuis que l'heure de tierce s'était égrenée au clocher trapu de Saint-Wulphy, au-dessus d'elles. Elles avaient tellement couru sur les longues bandes de poussière brillante parsemées de coquilles lavées de frais par la mer qu'elles étaient restées allongées, tout essoufflées et palpitantes, dans un creux de terrain sec, entre les premiers buissons d'épines blanches qui escaladaient les pentes jusqu'aux murs crayeux de la cité ; du sol sortaient les petits plants durs et coupants des oyats. Arlette retrouvait avec délices comme à chaque printemps ce parfum frais des aubépines mêlé aux effluves salés de la mer. Étendant la main, elle avait cassé l'extrémité d'une branche fleurie et en caressa pour une taquinerie le front d'Alizon rétréci par les deux épaisses nattes de cheveux dorés tenues par des galons qui encadraient son visage ; mais Alizon garda baissées ses paupières un peu gonflées par le vent de mer, elle était perdue dans le sommeil, comme ces belettes qu'Arlette trouvait parfois endormies en haut des dunes.

Elle appréciait ce droit qu'on lui avait accordé d'être vagabonde ; dame Ida avait compris depuis longtemps qu'il ne fallait pas la maintenir continuellement à l'ouvroir, et Arlette, au fond d'elle-même, lui en était reconnaissante ; elle savait qu'enfermées dans d'autres donjons presque toutes les filles usaient une partie de leurs jours à tirer l'aiguille, ou à façonner le fil pour la quenouille. Elle n'aurait pas pu le supporter ; pourtant elle prenait plaisir, au cours de certains après-midi un peu languissants, à broder des fleurs, et quelques animaux réels ou chimériques, dans les marges des bandes de toile dont dame Ida se réservait la partie centrale pour y retracer la vie de saints ou de saintes du pays, dont elle faisait largesse aux églises. « C'est bien vu », lui disait Ida, quand Arlette avait réussi à esquisser un renard aplati sur le sol ou quelque oiseau aux ailes gonflées.

« C'est parce que je les ai observés, ma mère. » Que le calme de l'ouvroir succédât aux courses du bord de grève lui était bon ; alors, accompagnant le travail de la brodeuse naissaient et s'organisaient des rêves : rêve d'amour vague et sans visage précis, rêve du futur, rêve d'un homme qui viendrait, qui viendrait sûrement...

« La surveillez-vous assez, dame ? interrogeait parfois le comte Gui de Ponthieu avec inquiétude.

— Juste ce qu'il faut, messire. C'est une innocente. »

Le comte hochait la tête : « Je ne voudrais pas, disait-il, qu'il lui arrivât quelque mal. Ces fleurs sont fragiles.

— Qui oserait ? Ici, votre pouvoir la protège, et tous nous sont connus. Nos côtes, grâce à Dieu, sont sûres pour le moment. »

Gui de Ponthieu faisait la moue : la tranquillité d'Ida ne le rassurait qu'à demi : « Raison de femme n'est pas toujours croyable », se disait-il.

Arlette se souleva à demi sur le coude et, appliquant sur ses narines la touffe d'aubépines, elle regarda vers l'ouest la longue étendue plate des vagues et du ciel : le simple fait de promener ses regards autour de soi était un plaisir. Non loin d'elle, l'embouchure de la Maye formait un port naturel, entre quelques bancs de vase, qui commençaient à la transformer en lagune. Il y avait là ancrées une vingtaine de barques de pêche, et même trois nefs, dont l'une servait au comte Gui de Ponthieu, son père, pour ses promenades en mer ; Arlette observa les flancs sombres de la nef comtale, bien enduits de résine, et la ligne de couleur bleu vif qui soulignait la bordure du pont : la nef se balançait doucement, toute noire sur l'azur du ciel, comme si elle allait prendre le départ ; elle semblait un poisson monstrueux rassemblant son élan ; Arlette ressentit soudain comme une défiance la traverser : tenait-elle bien la mer ? Mais elle chassa cette appréhension ; le comte Gui employait de bons marins, et il avait appelé son bateau *Maris Stella*. Ainsi l'avait baptisé le chapelain, son jeune cousin Richard. Les deux autres nefs étaient flamandes ; les équipages avaient fait escale pour commercer et aller se recueillir à la chapelle du Saint-Esprit.

Au-delà du port de Rue s'étendait sur la gauche la large baie de Somme, jusqu'à Saint-Valéry dont on apercevait dans le grand lointain les murailles et les tours de pierre neuve, comme une bande blanche frappée par le soleil de midi : Saint-Valéry en Vimeu (un saint moine autrefois venu d'Irlande, Condède, avait bâti la première ville) dont le père d'Arlette était le seigneur, comme il l'était de Rue en Ponthieu. Tout ce pays lui appartenait, ces vastes espaces — marais, tourbières —, sillonnés de stries moirées et de rainures d'eau brillantes, peuplés jusqu'à l'étouffement d'oiseaux (Arlette, tapie sur le sol, les avait guettés en silence bien souvent) : les grèbes au plumage d'argent, les gros plongeons au ventre clair et aux ailes sombres, les catmarins, les pingouins et guillemots venus du grand nord, les myriades de macreuses brunes ou rousses se reposant loin des régions boréales, les bandes immenses d'échassiers de toutes tailles, et toutes les races d'oies et de canards. Et les poissons pullulaient : anguilles et muges au dos épineux, limandes, et les troupeaux de crevettes grises, ramassées dans les « bâches », les flaques d'eau laissées à marée basse. Arlette en avait pris à poignées, toutes les années de son enfance, sous la surveillance de sa nourrice, la grande Jeanne, la mère d'Alizon. Dérangé par quelque avertissement mystérieux, un vol de hérons s'éleva soudain dans le ciel, voilant presque la vue sur Saint-Valéry, avec une clameur qui submergea le silence profond de midi : bientôt les cloches de Saint-Wulphy se mêleraient au concert.

De sa place, Arlette apercevait aussi les murs de la forteresse du Crotoy, reconstruite en pierres depuis peu, dont la mer léchait le pied, au bout de sa langue de terre arrondie qui la faisait ressembler à une île ; en retrait pointait le clocher de Noyelles ; la marée haute, la barre, se précipitait vers l'estuaire avec un long mugissement.

Elle pensa que son père était le Seigneur des rivages. Une bouffée d'orgueil l'envahit : il était bon d'être la fille de son père, le grand protecteur, si installé dans sa puissance.

A l'horizon, la *Maris Stella* se balançait, incertaine, opaque. Arlette se demanda si le prêtre Richard l'avait bénie comme il convenait à Dieu ; elle se rappelait le geste maladroit de Richard,

quand il avait brandi de son bras maigre le goupillon : Richard était parfois singulier.

Elle se retourna vers le nord, des pins poussaient sur la colline surélevée légèrement au-dessus du plateau, jusqu'à la pointe de Saint-Quentin, et plus loin vers la baie de l'Authie ; un frôlement derrière elle lui fit tourner la tête, un lapin déboulait dans le sable, et à sa vue, s'enfonça dans un trou ; elle y introduisit un bâton et tenta vainement de l'en faire sortir.

Alizon dormait toujours. Arlette la quitta et s'avança à nouveau vers la mer ; à la lisière du sable humide, de grandes flaques limpides parsemaient le sol. Elle s'assit près de l'une d'elles et inclina son visage comme pour l'étudier : « Qui es-tu ? Je suis Arlette, la fille du comte. » Le château de Rue ne possédait qu'un seul miroir d'argent poli, il se trouvait dans la chambre de dame Ida, sa belle-mère ; il avait été acheté par le comte à un de ces nombreux marchands qui sillonnaient depuis quelques années la région allant de la Flandre jusqu'à la basse Seine et au-delà jusqu'aux pays barbaresques. Quand dame Ida avait quitté la pièce, Arlette allait se contempler furtivement dans la plaque brillante du métal. Elle était curieuse de s'observer. A défaut, elle rencontrait sur son chemin les étangs, les sources et les cours d'eau, si nombreux en Ponthieu.

Penchée à la surface de la flaque, que ridait sans cesse un vent léger, elle apercevait, emporté par un tremblement continu, l'ovale de son visage entre ses deux épaisses nattes châtain clair, qui retombaient sur ses épaules et descendaient jusqu'à ses reins. Elle se dédia un petit sourire : elle se savait belle depuis quelque temps, elle le lisait dans les regards de Thibaud de Domart, un des jeunes nobles qui entouraient son père en attendant un fief, non encore « chasés ». Les hommes étaient tous allés chasser avec le comte pendant trois jours dans la forêt de Crécy, plus lointaine que celle de Forest-Moutiers, mais giboyeuse, peuplée de cerfs et de sangliers si nécessaires aux repas nobles ; ils ramèneraient de la venaison, cela varierait les repas de poissons et de coquillages, ordinaire habituel des seigneurs du Ponthieu, attachés à la mer pour leur subsistance. Et pourtant ils craignaient la mer, de manière ancestrale, dans ce pays où l'on

avait tellement souffert des pillards normands, montés en flottilles sur leurs longs drakkars à la proue relevée. Il en était resté d'horribles souvenirs de tueries. Maintenant on redoutait les Anglais, mais le pays était en paix depuis que la jeune duchesse Aliénor d'Aquitaine avait épousé le jeune roi Louis VII trois ans plus tôt. Pour l'heure le comte Gui dépendait pour l'hommage du roi de France, et il faisait alliance avec le comte Hugues de Saint-Pol, l'oncle de Thibaud de Domart, contre les possibles envahisseurs venus de la mer.

Cette eau dangereuse et perfide, Arlette l'aimait ce matin : elle leva les yeux vers le ciel qui s'ouvrait immense au-dessus d'elle, à peine traversé vers l'ouest par quelques longues traînées floconneuses de nuages. Elle leva les bras, comme si elle avait voulu les atteindre, plonger les doigts dans leur moelleuse douceur. Elle oubliait Thibaud, elle s'abandonnait à une solitude que remplissait seulement le sentiment aigu de son existence : « Ici, je suis libre ! Libre ! Loin d'eux tous ! » Elle pensa avec une terreur subite combien la prison, ou même la réclusion, lui seraient insupportables. Dame Ida lui avait dit un jour : « Ne voudriez-vous pas être moniale ? — Jamais, ma mère, avec votre permission. »

Soudain elle eut envie d'affirmer cette liberté : elle enleva prestement ses sandales, et marcha pieds nus vers les premières vagues ; elle retroussa son cotillon, se mit à taper du talon dans l'eau qui giclait sur ses chevilles et ses genoux ; attrapant ses nattes, elle défit les rubans qui les tressaient, et ses cheveux se répandirent dans le vent. Alors elle avança plus loin vers le large, toute confondue avec l'air frais, perdue dans le martèlement des vagues qui accouraient vers elle, plongée dans l'écume qui léchait ses jambes en bouillonnant : « Tu es vive ! Que tu es vive ! » lui disait Jeanne la nourrice. « Oui, bien vive ! » pensait Arlette en secouant ses cheveux dans la brise : « Et fière, et noble, comme l'est mon père. » Elle savait que son père descendait d'Hugues Capet par la princesse Gisèle, qu'il était de souche royale.

En se retournant vers la terre, elle vit le clocher de Saint-Wulphy : une soudaine mélancolie l'envahit : là reposait Mathilde de Creully, sa mère, morte de langueur, disait-on, à

dix-huit ans ; Arlette n'avait pas trois ans. « Morte ! A peine plus âgée que moi. » Elle n'en avait gardé aucun souvenir précis sinon celui d'une chaleur rassurante, au creux de deux bras refermés sur elle, comme un abri tiède et protecteur. Ce bien-être éprouvé tout contre le corps maternel la hantait. De Mathilde on n'avait aucune trace visible, sinon celle d'une forme sculptée dans la pierre blanche du pays de Caux, sur un tombeau de l'église de Saint-Wulphy : « *Mathilda uxor Guionis comitis Pontici* », disait une légende en lettres noires gravées sur le côté du tombeau, avec le blason des comtes de Ponthieu : trois barres d'or transversales sur fond d'azur. La statue en léger relief était celle d'une belle jeune femme aux paupières baissées, au pur visage bien dessiné par sa guimpe ; un voile léger couvrait les bandeaux ondés de sa chevelure ; ses mains étaient jointes dans un geste de prière, et ses pieds étroits s'appuyaient sur un petit chien couché qui semblait dormir lui aussi. Ce tombeau causa presque scandale : il n'était pas d'usage de bâtir sépulture si ornée pour une défunte. D'ordinaire une simple dalle, frappée parfois d'un blason, mentionnant un nom, suffisait. Mais Gui de Ponthieu avait voulu faire une exception pour Mathilde. Et d'ailleurs n'était-il pas de lignée royale ? N'avait-il pas droit à quelque honneur singulier ? Était-ce un vrai portrait de Mathilde ? De toute façon, Arlette n'en connaissait point d'autre, et celui-là lui convenait ; bien souvent elle allait visiter la tombe, ce rendez-vous avec la jeune morte lui était apaisant, elle aimait le silence qui régnait dans l'église : « Dame Mathilde vous ressemblait beaucoup, damoiselle », lui chuchotait la nourrice Jeanne, quand elle l'accompagnait aux vêpres. Après les vêpres, Arlette ne manquait jamais de s'approcher de la tombe, c'était devenu pour elle un rite.

Elle s'était aperçue que la statue de Mathilde n'occupait que la moitié de la dalle, il restait à sa droite un large espace vide.

« Le comte votre père veut reposer là, avait expliqué Jeanne.

— Et dame Ida ?

— Elle ira ailleurs. »

Cette réponse avait fait plaisir à Arlette, la grasse Ida de Boulogne était bien capable d'occuper à elle seule toute la place d'un tombeau.

Elle savait bien pourquoi son père s'était remarié : « Il lui fallait un fils : pas de fils, plus de lignage », avait expliqué Jeanne. La grande Jeanne répondait souvent d'elle-même aux questions que n'exprimait pas Arlette. Et le fils était venu : c'était le beau Guillaume, tout blond, un peu fragile, il n'avait encore que onze ans. Arlette savait que le comte Gui s'irritait et s'inquiétait parfois de le voir aussi languissant ; Arlette et Guillaume s'entendaient bien : au long du jour, Guillaume cherchait sa sœur, comme une seconde mère ; jusqu'ici, il avait aimé les jeux calmes : les échecs, le tric-trac, les dés ; les enfants jouaient ensemble des après-midi entiers, pendant que les longues pluies de l'océan noyaient le Ponthieu. Un peu éloignée d'eux, Ida de Boulogne, calée dans une haute cathèdre de chêne, silencieuse, piquait son aiguille dans une bande de toile pour quelque broderie pieuse représentant saint Valéry retiré dans son ermitage en haut de la falaise, ou saint Riquier priant devant sa cabane en forêt de Crécy. De temps à autre, Ida leur tendait une assiette de prunes confites enduites de miel. Arlette allait la prendre : « Merci, dame », disait-elle. Elle glissait un fruit dans la bouche de Guillaume ; elle écoutait la pluie rouler le long des petits carreaux de parchemin qui fermaient les fenêtres basses, la pluie qui, en arrière de Rue, fertilisait les vallées étroites du Ponthieu, les terrasses, où poussait maintenant la waide, dont les feuilles broyées fournissaient la poudre indigo qu'on vendait à bon prix aux marchands de Flandre et d'Angleterre.

Tous trois essayaient de se faire oublier du comte Gui ; quand il les surprenait ainsi, il fronçait les sourcils : « Ce ne sont pas jeux de petit chevalier, disait-il.

— Guillaume est encore bien jeune, messire », rétorquait Ida avec sa placidité habituelle. Gui de Ponthieu n'insistait pas : il ménageait sa riche et puissante épouse.

« Votre mère vous a appelée Arlette, parce que c'était le nom de la belle lavandière de Falaise, la mère de Guillaume le Conquérant ; elle a eu une haute fortune, elle a épousé le duc de Normandie. » Arlette, quand elle était seule, prononçait parfois tout bas son propre nom : « Arlette, Arlette, je m'appelle, je m'appelle moi-même, je me nomme comme on nomme au

baptême. » Qui lui attribuait son nom, en dehors, parfois, de son père, et de Guillaume ? Cela la chagrinait, elle n'aimait pas cette appellation de « damoiselle ». Elle attendait quelqu'un pour qui elle serait Arlette, enfin.

De Mathilde lui était parvenu pourtant, par l'intermédiaire du comte, un présent qu'elle ne se lassait pas de toucher et d'essayer, un collier que son père lui avait offert le jour de ses quinze ans. Le comte Gui l'avait mandée six mois plus tôt dans la grande salle du donjon où il achevait de dîner ; les écuyers étaient partis, la maisnie s'appliquait aux exercices de chevalerie dans la cour ; Gui restait seul assis au milieu de ses trois chiens braques, il flattait le museau de son favori, appliqué sur son genou.

« Tout beau, tout beau, Picard », disait-il.

Il s'arrêta et regarda un moment sa fille, qui se tenait droite et raide devant lui : « Dieu vous bénisse, père !

— Qu'il vous bénisse aussi, ma fille ! » Il soupira. « Vous voilà aussi grande que l'était votre mère. » Il avait appliqué sa main sur sa poitrine en dessous de son épaule : « Elle me venait juste là, fit-il, ni plus ni moins. » Il baissa le visage, et passa ses doigts dans sa courte barbe grise : « Vous lui ressemblez, Arlette, vous ai-je dit que vous lui ressembliez ?

— Pas encore, messire mon père. »

Il se leva et atteignit sur un angle du gros bahut armorié poussé sous une fenêtre un petit coffret de cuir travaillé et orné de cabochons de verre coloré. Il le tendit à Arlette :

« Ouvrez-le », fit-il.

Le couvercle rabattu, elle tira du coffret un collier de boules roses alternant avec des petits grains d'or, elle regarda le comte, étonnée, admirative.

« C'était le collier de votre mère. Je vous le donne, après le lui avoir donné à elle, autrefois. Les boules roses viennent des mers d'Orient, d'une sorte de plante vivant dans les eaux ; on l'appelle corail.

— Est-ce vraiment pour moi, messire ?

— Oui. » La voix du comte s'enfla soudain : « Ne le perdez jamais.

— Certes, je veillerai à le garder, mon père. »

Agenouillée, elle avait baisé en remerciement la main du comte. Le collier et son écrin étaient maintenant serrés dans un coffre de sa petite chambre.

Un pas léger dans le sable lui fit tourner la tête : la rousse Alizon, enfin réveillée, arrivait près de sa maîtresse. Elle avait délacé ses sandales et marchait pieds nus, écrasant les coquilles roses et bleuâtres qui parsemaient le sol. « Oh ! demoiselle ! vos cheveux ! Que je vous recoiffe ! Que diraient votre père et dame Ida, s'ils vous voyaient toute désordonnée ! » Alizon, quant à elle, lissait ses tresses de Normande, d'un blond ardent. On disait qu'une de ses aïeules avait dû connaître un de ces Vikings qui venaient du Nord piller le pays ; Alizon s'en moquait.

Soudain un bruit de sabots, à demi étouffé par le choc des vagues, et un léger cliquetis de harnais les rendirent attentives : « Voilà le seigneur Thibaud et Riquier l'écuyer, s'exclama Alizon ; ils sont de retour de leur chasse ! Je n'ai même pas eu le temps de rajuster vos nattes. »

Arlette reconnut, avec un bondissement du cœur, le cheval noir demi-arabe de Thibaud de Domart ; les deux garçons se dirigeaient vers elles au petit trot ; les ayant rejointes ils se mirent à les encercler, l'un précédant l'autre, comme à la parade ; les yeux gris et rieurs de Thibaud guettaient ceux d'Arlette, qui l'effleuraient, lui et sa monture, de leur regard bleu. La danse des cavaliers dura, les filles sentaient la tête leur tourner. Ils cessèrent quand même leur manège, et arrêtèrent leurs bêtes.

« Damoiselles, nous venons vous chercher, fit Thibaud. Monseigneur Gui vous réclame au château ; il a été soucieux de ne pas vous trouver à son retour.

— Nous nous délassions ici, ce n'est pas péché, fit Arlette.

— Montez donc », invita Thibaud. Se penchant, il installa Arlette sur le cou du cheval. Il lui dit tout bas : « Damoiselle, vous êtes belle ainsi décoiffée ! » Riquier plaçait Alizon devant lui. Arlette sentit avec plaisir le bras gauche de Thibaud l'entourer dans un geste de protection.

Ils quittèrent la plage et prirent le petit chemin qui montait vers Rue, il était court, on n'y dépassait qu'un seul arbre, un saule, malmené par le vent de mer. Arlette considéra avec attention, comme elle le faisait chaque fois qu'elle passait devant lui, son écorce toute noire et son tronc bizarrement étêté. On avait coupé la tige centrale du saule, au-dessus d'un renflement, qui constituait comme le visage informe d'un homme à demi engagé dans le sol, à genoux. Des deux côtés de la tête deux branches qui se terminaient en rameaux verdoyants figuraient les bras sombres et les doigts argentés de celui qu'elle avait surnommé « l'Implorant ». Le feuillage du saule bougeait fort ou doucement, selon les brises ou les ouragans, qui lui prêtaient des oscillations magiques. L'arbre dominait toute la baie de Rue, comme un guetteur. « Ce n'est pas un arbre, pensait Arlette, c'est un personnage. Pourquoi supplie-t-il ainsi ? et qui ? Qu'attend-il ? » Elle aurait voulu savoir la raison de son désespoir. L'arbre morne et tragique lui causait froid au cœur.

Thibaud, de sa bouche toute proche de la sienne, s'était mis à siffler doucement : elle se dit qu'elle était seule assurément à remarquer l'étrange aspect du saule. Elle n'aurait confié à personne son commerce avec l'Implorant.

C'était l'année précédente qu'elle avait fait véritablement connaissance avec Thibaud ; il s'était présenté à Rue, au château du comte Gui, au début de l'été, et l'on touchait aux beaux jours de septembre, le mois du grand atterrissage des oiseaux voyageurs du nord, qui venaient passer au pays picard hiver plus clément. Tous les ans, à cette saison, depuis qu'elle était fillette, « tousette » comme on disait ici, Arlette se rendait sur la plage presque chaque jour, pour guetter leurs vols qui se succédaient, au-dessus de la pointe de Saint-Quentin, la surplombant avant de s'abattre entre la Maye et le rivage du Crotoy, et plus loin, dans le vaste creux de Saint-Valéry, vers Noyelles. C'était la période de l'immense migration, l'époque où ils revenaient tous vers les marécages amis qui bordaient la mer, en troupeaux aériens, dessinant sur le ciel un long triangle guidé par un

premier oiseau détaché avant tous les autres, ou au contraire déployés en largeur par rangs parallèles, ou en chevauchement précis, observant toujours entre eux même distance : ainsi passaient les colonnes d'oies sombres accompagnées de leur caquetage : « Kang-ang », le vol en chevrons des oies cendrées au gros bec orange, celui des petites bernaches à la poitrine noire, faisant entendre leur guttural « krrok-krrok ». Toutes les compagnies de canards, le col-vert à la tête de sombre émeraude, au collier blanc, oiseau de luxe, le siffleur, qui dévoilait son ventre clair quand il s'envolait, gonflant sa calotte de plumes jaunes, le pilet parsemé de fines taches grises, au long cou immaculé, tous, levant la tête, attendaient les arrivants sur le rivage. Parmi eux, Arlette préférait les canards qu'on appelle « à l'œil d'or », parce que leurs yeux en avaient les reflets et parce que leurs ailes noires et blanches sifflaient quand ils prenaient leur élan. Elle en reconnaissait chaque année d'autres, dont elle ignorait le nom, à leur vol bas en file oblique, à leur poitrine aux reflets roses, à leur cou renflé, qui nichaient dans les quelques rochers de la côte émergeant des marécages. Les macreuses noires, les macreuses brunes (le mâle avait l'œil fardé d'une tache laiteuse, en croissant) plongeaient tout de suite à la recherche des moules, des petits crabes. Les grands fous au bec pointu se précipitaient vers le large pour attraper les poissons. Les cormorans au plumage sombre, portant bec recourbé, s'asseyaient majestueux, les ailes étendues pour les faire sécher. Les cormorans huppés, dont la huppe retombait parfois drôlement vers le long bec en crochet, qu'Arlette appelait « les mal coiffés », fondaient sur leurs proies, tandis que les pétrels blanchâtres s'abattaient au sol, non loin des grèbes à la double huppe, aux favoris de plumes roux et noirs, qui émettaient un « greuk-greuk » strident ; les plongeons gris nageaient enfoncés sous l'eau quand ils étaient inquiets ; les courlis au bec courbe, aux pattes fines et hautes cherchaient au bord de la plage les petits coquillages ; enfin les mouettes à capuchon noir, les goélands aux ailes marquées de blanc criaient « kauo-kauo-kauo » au long des jours, tandis que les pingouins à tête et cou noirs se plaçaient près des guillemots, qui portaient bande claire, tel un

blason, sur leur aile sombre et volaient avec des battements de plumes rapides, en criant « piiink » ou « tiste-tiste », leur double cri.

Arlette ne se lassait pas d'observer l'arrivée des oiseaux du nord et leur installation dans le creux profond de la côte ; quelquefois elle marchait très doucement vers les plus proches qui se séchaient sur le bord de mer ; certains voletaient çà et là, mais d'autres, fatigués du voyage, restaient immobiles à ses pieds. Elle était heureuse, elle avait réussi à les apprivoiser : « Ils m'acceptent », se disait-elle ; elle était la bienvenue au milieu de ces bêtes apportées de si loin par les vents. S'en irait-elle loin aussi, quelque jour ? Mais non, sa vie était fixée ici. Ainsi les heures passaient dans un guet silencieux, elle s'appliquait à ne pas faire le moindre bruit qui pût les troubler : aussi fut-elle un peu irritée et très étonnée d'entendre un matin sur le sable le frôlement des pas de Thibaud, le nouvel écuyer de son père, celui qui s'était présenté pour apprendre la chevalerie.

Il s'assit près d'elle dans le creux des dunes qui lui servait d'observatoire : « Le bon jour à vous, damoiselle !

— A toi aussi, Thibaud. »

Le ressac des vagues déchaînait son battement rythmé en butant contre le promontoire.

« Je regarde les oiseaux, dit Arlette ; je viens chaque matin en ce moment ; ce sont les jours où ils retournent à leurs abris d'hiver. »

Thibaud inclina la tête : « Ils fuient les grands froids du nord.

— Où est le nord, Thibaud ? »

Il fit un geste sur leur droite : « Par là, vers les pays des envahisseurs normands ; on dit qu'ils sont couverts de neige et de glace, quand viennent les mois noirs. C'est pourquoi les mêmes oiseaux, ou leurs petits, reparaissent chaque année, aux mêmes lieux. » Il enchaîna : « Vous les regardez, damoiselle, mais savez-vous leur parler ?

— Leur parler ? non. Comment peut-on leur parler ? Toi, Thibaud, le sais-tu ?

— J'essaye. Certains me comprennent déjà. Il faut reproduire leur langage. J'ai imité le chant des oiseaux de mon pays, à Domart. Ils sifflent mieux que ceux-ci. »

Arlette se sentit irritée que quelqu'un prétendît s'introduire mieux qu'elle-même au royaume des oiseaux.

« Vous n'y arriverez pas, dit-elle.

— J'espère bien que si : un vrai chevalier doit savoir parler aux chevaux, aux chiens et aux oiseaux. C'est ce qu'on dit communément. Et c'est nécessaire : cela fait partie de son apprentissage. Ne l'avez-vous pas appris de votre père ? Je sais bien parler déjà aux chevaux et aux chiens ; il me reste les oiseaux à apprivoiser. Ce n'est pas seulement pour la chasse. Voulez-vous savoir comment j'y travaille ?

— Faites donc voir.

— Entendre plutôt. »

Il gonfla les lèvres et se mit à siffler, en se rapprochant doucement de l'espace habité par les oiseaux. Elle le suivit sur la pointe des pieds. D'abord il imita le cri des guillemots : « tiste-tiste », sans succès, semblait-il. Mais Thibaud persista ; soudain un guillemot tourna la tête vers lui et resta attentif, comme écoutant.

« J'ai réussi », fit Thibaud. Il parut tout joyeux. « Je vais appeler les bernaches maintenant. » Il se mit à roucouler : « Krook-krook ».

Une petite bernache justement était près d'eux, roulée en boule, les plumes ébouriffées et comme frissonnante : « Elle est fatiguée de son grand voyage, elle a froid », fit Thibaud. Il s'approcha avec précaution et toujours appelant : « krook-krook », il cueillit d'un geste prompt la bête sur le sable, et la garda dans ses mains : « Je la réchauffe », dit-il à Arlette.

Ils restèrent tous deux immobiles un moment à regarder l'oiseau qui ne se débattait pas. Arlette voyait les deux longues et fortes mains de Thibaud enserrer le petit corps, lui communiquer une douce chaleur ; elle en ressentait elle-même comme un bien-être, comme si elle avait pris la place de la bernache ; l'oiseau les regardait d'un œil rond et brillant. Au bout d'un moment, Thibaud écarta les mains : la bernache décrivit une grande courbe dans le ciel avant de s'abattre plus loin. « Elle va vers sa vie », dit Thibaud ; tous deux la suivirent du regard mais elle se perdit bientôt dans une troupe d'autres volatiles qui reprenaient force au soleil.

« Moi aussi, j'irai vers ma vie », pensa Arlette, en tâchant de se mettre au pas de Thibaud qui regagnait à grandes enjambées la cité de Rue ; cette phrase du jeune homme l'avait frappée, elle courut derrière lui jusqu'au bourg, mais il ne lui parlait plus.

« Avez-vous un don ? demanda-t-elle.

— Un don ?

— Oui, pour les oiseaux. » Il se mit à rire : « Peut-être bien. »

Au passage ils frôlèrent l'Implorant, qui, par ses feuillages déployés, semblait vouloir accrocher le ciel.

A quelques jours de là, Arlette avait pris une résolution subite ; elle avait réfléchi au pouvoir mystérieux de Thibaud sur les oiseaux : il l'intriguait, il l'agaçait presque. Un soir elle se dit : « Il faudrait charmer l'oiseleur. Oui, le prendre par un charme, à mon tour. Et ainsi j'obtiendrais son pouvoir. Mais comment ? »

Le lendemain elle était mêlée aux filles de l'ouvroir qui chuchotaient et riaient avant l'arrivée de dame Ida. Elles entouraient la petite Aélis, une brune aux joues roses, embellie par un air de bonheur tout neuf.

« Damoiselle, fit Alizon, Aélis a réussi, elle a pris Robin, le beau Robert. Il l'a demandée à son père.

— Est-ce vrai, Aélis ?

— Oui, damoiselle. » Aélis inclinait la tête avec un sourire de malice ; et soudain, s'approchant d'Arlette, elle confia tout bas : « Je lui ai fait un charme.

— Quel charme ? » Arlette était envahie de curiosité. « Oh, dis-le-moi, Aélis ! » Elle suppliait presque.

Aélis prit un ton de mystère : « J'ai coupé une mèche d'une de mes boucles, et comme il habite tout près de notre maison, j'ai volé son bliaut un soir qu'il s'était endormi ; il dormait fort, il avait fait les foins tout le jour. J'ai cousu la boucle dans l'étoffe pendant la nuit, j'ai tout reporté au petit matin. Et le charme a pris.

— Est-ce aussi simple ?

— La chose a pleinement réussi, je vous le dis, damoiselle ;

huit jours plus tard, il me regardait comme si j'étais une sainte descendue du Paradis. Et hier il est venu trouver mon père. »

Dame Ida arrivait, elle tapa dans ses mains, et après un rapide *Ave Maria*, les filles s'étaient mises à l'ouvrage. Arlette réfléchissait, tout en tirant l'aiguille.

Une semaine s'écoula ; sortant du logis du château dans l'air frais d'avril, Arlette se heurta presque à Thibaud qui semblait attendre sur le seuil.

« Le bon jour à vous, damoiselle.

— A toi de même, Thibaud : un bon et beau jour. »

Thibaud tenait sur le bras un bliaut de laine bleue soigneusement plié. Il n'était point riche, il ménageait ses vêtements, selon les recommandations de sa mère, Marie de Domart. Tout habit est un bien sur lequel il faut veiller.

« Damoiselle, j'ai une prière à faire à dame Ida. Hier, en m'exerçant au bâton, j'ai fait un accroc à mon bliaut, et c'est là le meilleur ; j'en suis honteux, je n'aime point être déchiré. Dame Ida pourrait-elle le recoudre ? »

Arlette fut saisie d'une inspiration : « Donnez-le-moi, messire. Je le recoudrai moi-même. »

Thibaud semblait hésiter : « Saurez-vous bien, damoiselle ? »

Arlette rougit : « Ayez confiance, fit-elle d'un ton sec. Je suis bonne couseuse.

— Je ne voulais pas vous offenser, damoiselle. » Il paraissait encore indécis. Arlette avança la main avec promptitude et s'empara du bliaut : « Venez le rechercher ce soir et vous verrez. »

Il n'osa plus protester : « C'est bien, merci à vous, damoiselle. »

Il s'éloigna. Arlette remonta le bliaut comme une proie dans sa petite chambre proche de celle de dame Ida : au passage, elle saisit une aiguille et une pelote de fil bleu. Assise au pied de son lit, elle commença par manier l'étoffe, avec une obscure satisfaction. Elle la faisait passer d'une main dans l'autre, comme pour l'attiédir, puis l'approchant de son visage, elle sentit l'odeur un peu âcre qui imprégnait les plis du tissu. C'était une odeur inhabituelle dans ces pièces habitées surtout par les femmes ; elle

la respira un court moment et s'étonna du bonheur nouveau qu'elle en retirait. Elle reposa le bliaut sur ses genoux.

« D'abord, je ferai le charme, murmura-t-elle, c'est le plus important. »

Saisissant son petit couteau toujours aiguisé qu'elle gardait attaché par une cordelière à sa ceinture, elle coupa d'un geste vif une des boucles claires qui terminaient ses tresses : « Où la cacher ? pensait-elle. Ici. Dans l'ourlet de sa manche gauche, celle qui est près du cœur. » En épiant les bruits qui pourraient venir de la chambre de la comtesse, elle défit rapidement le pli de l'étoffe, cacha la boucle, tira l'aiguille à points solides ; elle était si prompte qu'elle se piqua le bout du doigt, une goutte de sang perla sur la laine bleue : « Tant mieux, il emportera mon sang avec lui, cela achèvera le charme. » Elle ne s'était jamais dépêchée autant de coudre ; quand tout fut en place, elle poussa un grand soupir. « On ne verra rien, se dit-elle. Te voilà pris, Thibaud, beau chevalier, comme tu prends les oiseaux. » Elle rit doucement ; puis avec plus de calme, elle rabattit les bords de l'accroc, se mit à repriser la déchirure. Elle ne se pressait plus, tâchait de rapprocher au mieux les fils arrachés, elle faisait durer la tâche et le plaisir. A la fin, elle fut satisfaite du résultat : « Tu seras étonné de mon travail », conclut-elle. Elle s'aperçut qu'elle parlait à Thibaud.

A ce moment, elle entendit le pas de dame Ida dans la chambre comtale : « Ne viendrez-vous pas à la prière, Arlette ? il est tard.

— Dame, je reprise un trou que Thibaud de Domart a fait dans son bliaut.

— Avez-vous su ? Montrez. » Dame Ida inspecta le vêtement : « Eh bien, c'est bel ouvrage. Vous êtes habile, quand vous voulez, Arlette. » Elle effleura d'une caresse la joue de sa belle-fille.

Le soir même, Thibaud se présenta à la porte du logis ; Arlette le guettait et lui tendit le bliaut. Thibaud examina les petits points qui fixaient les bords de l'accroc. Son visage s'éclaira de satisfaction : « C'est très bien œuvré, dit-il, merci pour la peine prise, damoiselle, et pour votre patience.

— Bah, c'est travail de femme, répondit Arlette d'un ton léger. Cela ne me gêne point, ni ne m'a causé de peine. »

Il lui sembla que pour la première fois les yeux gris de Thibaud s'attardaient à la regarder. « Le charme agirait-il déjà ? » s'était-elle demandé.

Quittant la plage, les deux écuyers et leurs cavalières abordèrent les premières rues du bourg, à l'intérieur des murailles élevées récemment sur les ordres du comte, pour remplacer l'antique palissade. On défilait devant des maisons basses, quelques-unes supportant un étage, en torchis étayé par de grosses poutres brunes, couvertes de chaume roux. Les sabots des chevaux évitaient le ruisseau central, nauséabond. La fumée des âtres, sortant des cheminées basses, se rabattait sur les cavaliers, les enveloppant d'une odeur de pain cuit, de soupe aux pois, parfois de lard grillé ; on entendait au passage le meuglement d'une vache, le reniflement des porcs : le cri d'un coq, saluant midi, troua le silence.

Le cortège passa le long de l'église de Saint-Wulphy, dont le portail s'ouvrait sur une place dégagée ; à son flanc nord, on avait bâti depuis peu une modeste chapelle dédiée au Saint-Esprit. Le comte Gui et tous les seigneurs du pays, et même les humbles fidèles qui l'avaient voulu, avaient contribué à sa construction : « Elle est petite, mais elle était nécessaire, avait dit le comte ; nos descendants en élèveront une autre plus somptueuse. »

Au fond de la chapelle se dressait maintenant le crucifix miraculeux, apporté de Jérusalem la Blanche elle-même : on venait en pèlerinage le prier de tout le pays, et aussi de Normandie et du Boulonnais.

C'était un crucifix voyageur des mers : il était arrivé couché dans une barque le premier dimanche d'août 1101. Chacun à Rue connaissait son histoire, qu'avaient largement répandue les prêtres de Saint-Wulphy, inspirés par quelles voix mystérieuses ? On l'avait trouvé à Jérusalem, sous la maison du pieux disciple du Christ Nicodème, à demi enterré dans le seuil, avec deux

autres croix semblables. Que signifiaient ces trois crucifix découverts si près du Golgotha ? N'étaient-ils pas l'image des trois croix du Calvaire ? Un supplicié était figuré sur celui de la chapelle, il avait de longs cheveux roux, portait une couronne d'épines, à la ressemblance du Christ. Les hommes de Jérusalem qui avaient trouvé les crucifix étaient païens : ils n'osèrent pas les détruire, mais ils les confièrent à la merci des flots, liés dans trois barques différentes, qu'on lança sur la mer au port de Jaffa, sans pilote, sans gouvernail, sans rames. Ils y joignirent des cédules sur parchemin qui expliquaient l'origine des croix : mais quand on eut lu deux fois la cédule découverte à Rue, elle partit en poussière.

Les barques s'en étaient allées loin du rivage de Jaffa et à travers mers et océans gagnèrent des terres chrétiennes : le premier crucifix aborda près de Pise, en Italie ; le second, contournant les terres païennes d'Espagne, se réfugia dans l'embouchure de la Dives en Normandie ; le troisième enfin atteignit le port de Rue un beau dimanche d'août, il y avait quarante ans de cela. Son arrivée provoqua un grand rassemblement de la foule ; on abrita provisoirement le crucifix dans l'église de Saint-Wulphy, et en son honneur on organisa, chaque mois d'août, d'imposantes cérémonies et des pèlerinages : il s'ouvrit deux auberges dans le bourg ; les dons affluèrent à Saint-Wulphy, bientôt le crucifix produisit guérisons.

Le Crucifié avait un peu souffert du voyage marin : la sombre figure ne rayonnait guère au fond de la petite église romane ; Guillaume le Fort — c'était le comte d'alors — fit chercher à Saint-Riquier près d'Abbeville un moine possédant l'art des enluminures et des fresques, pour aviver de couleurs fraîches le bois miraculeux : les pères dépêchèrent le frère Maurille, un jeune convers déjà très habile. Quand il arriva, il s'agenouilla devant la forme noire, fit longuement oraison ; puis il prit ses pinceaux ; le Crucifié sortit de ses mains le visage et le buste rajeunis, vêtu d'une draperie bleu vif ; des rayons d'or illuminaient le bois de la croix, dessinant une auréole autour de la face divine ; on plaça au-dessus de la couronne d'épines un cercle d'or orné de gemmes. Ainsi paré le Christ attira plus que jamais les cortèges chrétiens à Rue.

Le frère Maurille était retourné à Saint-Riquier, et raconta les merveilles de Rue : c'est alors que les habitants d'Abbeville commencèrent à se demander pourquoi le crucifix n'avait pas remonté la Somme jusqu'à leurs remparts, puisque leur ville était capitale du Ponthieu ; et saint Vulfran, leur saint protecteur, valait bien en hospitalité chrétienne saint Wulphy. Le comte de Ponthieu se laissa circonvenir par les doléances des Abbevillois : un jour de septembre on plaça le crucifix dans un char tiré par quatre chevaux blancs du Boulonnais, bêtes robustes et placides, et on sortit des remparts de Rue pour prendre la route d'Abbeville.

Mais à peine les chevaux eurent-ils dépassé l'enceinte de Rue qu'ils s'arrêtèrent comme si une force invisible les clouait au sol. Les cochers d'Abbeville eurent beau les fouetter, ils restèrent inertes ; il leur fallut se résigner, les habitants de Rue, dans l'allégresse, récupérèrent leur crucifix en criant au miracle. On garda longtemps dans une remise attenant à la chapelle la modeste barque rongée de sel marin qui avait transporté le Christ depuis le port de Jaffa.

Arlette aimait cette histoire : ainsi, dans cette bourgade endormie de Rue, des événements aussi extraordinaires avaient pu se produire ? Cela conférait une dimension nouvelle aux choses et aux hommes autour d'elle : elle allait souvent visiter le Dieu venu de si loin. Elle fut la première à se signer quand on passa, ce midi-là, devant la chapelle du Saint-Esprit : les trois autres l'imitèrent un peu machinalement.

Elle rêvait, au milieu de ses prières, quand elle était agenouillée devant le Christ miraculeux. Était-il possible qu'il fût parti de Jérusalem, sur une simple barque guère plus grosse sur les océans qu'une coquille de noix, ballottée de l'Orient à l'Occident, menée par la main de Dieu ? Elle suivait en imagination ces routes de mer qui voyaient passer ainsi par des chemins providentiels les êtres, les objets, les hommes, et même les femmes peut-être, pourquoi pas ? On parlait de saintes femmes parvenues en Provence, dans la France du Sud. Contrairement à ce que pensaient et disaient certains prêtres, la femme était aussi créature de Dieu, la femme aussi possédait une âme.

Le château comtal se dressait en haut du bourg sur une sorte de butte qui avait obligé les manants d'alentour à d'innombrables chargements de terre et de sable. Il était protégé par une ceinture de huit tours, la plus grosse, au milieu de la muraille, à droite du pont-levis, formait le donjon à deux étages surmontés d'une terrasse crénelée ; une cour assez vaste pour accueillir en cas de besoin presque toute la population de Rue, plantée d'un verger et d'un petit jardin, était enserrée par de larges murs, que le comte Gui était fier d'avoir fait édifier vingt-cinq ans plus tôt, en place d'une ligne de pieux insuffisante contre les assauts. Et tous les seigneurs du Ponthieu, grands ou modestes, étaient maintenant à l'abri de leurs remparts de pierre.

Contre la tour élevée à gauche au fond de la cour avait été bâti un logis de deux étages, plus aéré et plus clair, relié au donjon à la fois par des galeries souterraines qui servaient de réserves à provisions et par le faîte des murailles. Le donjon dressait ses deux niveaux au-dessus de la salle des gardes, majestueuse, comme les grandes pièces de la tour. Les écuyers couchaient là, et les jeunes nobles de la maisnie, rassemblés en hiver autour du foyer des immenses cheminées. Le comte avait installé sa famille dans le logis, aux appartements plus petits et plus commodes, aux murs peints de fresques représentant des saints — sainte Marie et l'Enfant-Dieu, sainte Cécile touchant un tympanon — ou des animaux dans un décor de feuillages, biches, chevreuils, lapins. L'alcôve où couchait Arlette qui ouvrait sur la grande chambre de dame Ida était décorée de bouvreuils à la gorge rouge voletant au milieu des branches. A partir de midi, un rayon de soleil illuminait la paroi aux oiseaux : « Même quand je suis enfermée, se disait Arlette, je suis entourée par leurs battements d'ailes, ils m'entraînent dans leur envol. »

Le comte voyageait du donjon au logis, dormant tantôt au milieu de ses jeunes valets — c'était le plus souvent — tantôt auprès de son épouse.

Thibaud laissa glisser Arlette à terre devant le logis : auparavant il avait dégagé avec précaution les cheveux d'Arlette

enroulés autour des rênes ; Arlette s'était aperçue qu'il les gardait dans ses mains durant le trajet. « J'ai eu du mal à délivrer mon coursier et moi-même », fit-il en riant. Il descendit, prit son cheval par le licou pour le mener vers les écuries, au flanc du donjon. Il lui dit encore à voix basse : « J'ai été heureux, damoiselle, de te tenir entre mes bras ! »

Arlette rougit et poussa la porte basse du logis.

« Si tu savais ce que je t'ai fait ! » pensait-elle.

II

Le comte Gui de Ponthieu ne se plaisait qu'en la compagnie de ses jeunes chevaliers et de ses écuyers. Il s'était marié une première fois déjà dans la force de l'âge, il avait plus de trente ans ; maintenant il avait dépassé la cinquantaine, sa piété, son autorité, sa rigueur s'étaient accrues avec les années ; on ne s'opposait pas à lui, c'eût été risque trop gros. Quand il réfléchissait au passé — ce qu'il faisait bien rarement —, il savait qu'il avait aimé trop ardemment cette Mathilde de Creully, une Normande du pays de Caux, épousée malgré son petit lignage en comparaison du sien. Peut-être en ressentait-il honte et peur à travers les années : en vrai chevalier, il se méfiait de la femme et de ses artifices. Il n'avait rien éprouvé de tel auprès d'Ida de Boulogne, noble dame de haute famille : elle lui avait donné le fils qu'il désirait. Depuis la naissance de Guillaume, il ne s'approchait plus que bien rarement de sa deuxième épouse ; l'impénétrable Ida paraissait s'accommoder de ses fonctions d'intendante, régentait la domesticité, surveillait avec soin les menus des repas : les goujats de cuisine tremblaient devant elle. Le comte, grand mangeur, lui savait gré de ses soins culinaires.

Quant au souvenir de dame Mathilde, il renaissait en lui

chaque fois que sa fille levait vers lui son visage : Dieu ! qu'il avait aimé cette femme ! Trop aimé ! C'était péché. Devant Arlette, il se sentait mal à l'aise ; elle était un peu « comme une épine dans son cœur ». Elle le faisait penser trop exactement, et trop vivement, à la morte ; elle avait sa beauté, comme elle, elle était silencieuse, douce mais têtue, on ne savait ce qui se tramait derrière son front poli. Le comte se faisait souci à son sujet : il la marierait vite maintenant, elle était en âge. Mariée, son époux en répondrait, non plus lui. Au moins pour les actes du quotidien. Le monde des femmes était domaine souterrain, dangereux, où les hommes sages et les religieux ne s'aventuraient qu'avec précaution.

Quand il restait inactif au château — sans chasse, sans tournoi, sans combat —, la distraction principale du comte était de présider au milieu de ses jeunes compagnons des festins de poissons et de venaison, arrosés du vin qu'il achetait aux marchands qui venaient d'Auxerre ou même des bords du Rhin. La cervoise et le cidre se buvaient après l'entraînement de la maisnie, dans la cour ou bien autour des fossés. Des fenêtres du château de Rue, on distinguait tout un espace planté nouvellement de houblonnières, dressées à l'horizon rectiligne sur leurs longues perches : cette dentelle blonde frissonnait au vent marin de juillet : le comte ferait bientôt essayer par son brasseur une nouvelle sorte de cervoise qu'on appelait bière ; il en était curieux d'avance.

Parmi ces jeunes hommes qui l'entouraient, Thibaud de Domart était le plus près de son cœur. Il le traitait en fils aîné, regrettant de n'avoir pas déjà à ses côtés, pour la guerre ou le gibier, un valet qui serait sien. Il lui faudrait encore attendre plusieurs années pour que le jeune Guillaume soit en âge. Thibaud était un bachelier fort et beau : épaules larges et taille mince, cheveux d'or bruni, le visage « ouvert » comme tous le disaient. Gui aimait Thibaud comme s'il avait été de sa semence, mieux peut-être. Il s'entretenait souvent avec lui : Thibaud venait de Domart en Ponthieu, un bourg de l'est du pays, qu'on trouvait dans une descente après avoir traversé le plateau boisé qui le séparait de Saint-Riquier. C'était l'enfant unique de

la dame de Domart, une veuve régente de ce fief minuscule : le château y était réduit à une grosse tour ronde de défense, bâtie sur une motte entourée d'un fossé, tout près de la petite église. Thibaud était pieux : dans le bourg s'était élevée depuis une vingtaine d'années une maison de cisterciens, aux solides murs de pierre rousse, aux fenêtres joliment cintrées : des templiers de Jérusalem y descendaient par intervalles ; Thibaud avait fréquenté ces hommes du Temple, venant de la Ville sainte ou y repartant, après qu'ils auraient traversé quelque contrée d'Europe, quêtant et recrutant pour la défense des lieux sacrés ; une croix rouge à branches palmées était dessinée sur la cotte recouvrant leur haubert et sur leur écu.

« Ils me parlaient souvent, messire, disait Thibaud, de la Coupole du Rocher qui est aussi le Templum Domini à Jérusalem : c'est une grande maison ronde, brillante de marbre, surmontée d'une coupole d'or que l'on voit partout à l'entour. C'est là le Temple qu'ils doivent défendre. Le Rocher est celui sur lequel Abraham a reçu l'ordre de sacrifier son fils Isaac. Un sultan, un infidèle, Abd el-Melik, comme ils l'appelaient, a fait bâtir ce sanctuaire païen pour glorifier Mahomet. Mais depuis la croisade, la Coupole du Rocher est devenue église chrétienne, et on l'appelle encore le Temple, on a bien sûr installé une croix d'or au sommet de la coupole ; les premiers croisés ont détaché des morceaux du Rocher comme saintes reliques. Il y en a un fragment chez les cisterciens de Domart : souvent j'ai fait oraison devant la pierre ; elle me parlait, elle m'invitait à aller faire pèlerinage à Jérusalem. Les frères du Temple m'ont raconté la magnificence de cette ville, j'en rêve, messire.

— Qui t'empêchera d'y aller ? Tu es jeune. Même moi, je pourrais encore m'y rendre. Mais quitter le Ponthieu me ferait souci.

— Le Rocher a maintenant été revêtu de marbre par les rois croisés, qui l'ont aussi entouré d'une grille, on a créé l'ordre des templiers pour protéger l'enceinte du Temple. A sa droite s'étend le jardin de Gethsémani, et le mont des Oliviers. »

Le comte soupira : « Voir tout cela avant de mourir ! Tu m'en donnes envie, Thibaud !

— Quand on est à Jérusalem, si on le veut, on peut servir dans l'ordre du Temple, plusieurs mois, un an, davantage... »

Les deux hommes se taisaient, en regardant à l'infini le plateau du Ponthieu s'endormir au soleil couchant.

La dame de Domart, femme sage, avait envoyé son fils non chasé auprès du puissant comte de Ponthieu pour apprendre la chevalerie. Mais Thibaud n'était pas sans espérance de terre ; la dame était la plus jeune sœur du très puissant comte de Saint-Pol, lequel avait épousé une femme maladive ; les enfants de Saint-Pol mouraient tous en bas âge ; aussi ce grand seigneur chérissait son neveu, en qui il voyait son « hoir », son héritier probable.

En ce beau mois de mai 1140, il organisa un tournoi et adressa les invitations : il songea avant tous autres à son fidèle, Gui de Ponthieu, à son neveu Thibaud, à toute leur maisnie : le comte Gui réunissait autour de lui de beaux et jeunes chevaliers. Le tournoi aurait lieu sur un espace plat, les prairies au-delà du château d'Olhain, au nord de la cité de Saint-Pol, dans trois semaines : c'est ce qu'annonça le courtois messager du comte Hughes ; il se présenta au donjon de Rue quand le dîner s'achevait dans la grande salle ; le comte Gui le présidait au milieu des valets aspirant à la chevalerie : Maurille de Marcheville, Bertin d'Ailly, Arnaud de Noyelles, Pierre d'Auxi, l'ami de Thibaud, Aléaume de Hautrilleus, d'autres encore. Le jeune Guillaume mangeait à la droite de son père, dame Ida et Arlette siégeaient là aussi, Gui de Ponthieu se trouvait d'humeur heureuse : les valets de cuisine avaient accommodé au mieux un chevreuil dont Pierre d'Auxi avait découpé les cuissots tout à point : le comte tenait à ce que sa viande fût bien tranchée, il garnissait lui-même parfois le tailloir. Des oisons rôtis à la broche avaient complété le repas, arrosé de vins d'Orléans et de Mâcon. L'invitation de Saint-Pol paracheva sa satisfaction, tandis qu'une rumeur de joie se répandait parmi les jeunes convives.

« Tu diras à ton seigneur que nous acceptons bien volontiers, et qu'il nous fait honneur ; nous y serons un peu avant Pentecôte, moi et son neveu Thibaud de Domart, et tous ceux qui m'entourent ici.

— Je transmettrai votre message, messire.

— Quand le tournoi aura-t-il lieu ?

— Il débutera le premier dimanche de juin. Mon seigneur comte vous fera préparer des logis au château d'Olhain ; il invite ceux du Boulonnais aussi.

— Alors il y aura belles joutes, nous y serons en temps voulu. »

Soudain le jeune Guillaume prit la parole au milieu de l'assemblée ; il se dressa tout droit et chacun put voir qu'il avait beaucoup grandi : « Sire mon père, je voudrais aller au tournoi avec vous, s'il vous plaisait. »

Les garçons de vingt ans se mirent à rire autour de lui, et le comte Gui à l'unisson : « Veux-tu déjà abattre la méchante quintaine ? Elle se garde pour les vrais chevaliers, tu ne l'es pas encore, que je sache.

— Non, mais je veux voir le tournoi, j'ai pris mes douze ans dans ce mois, sire mon père, ne me refusez pas ; je vous aiderai à revêtir votre armure, et j'aiderai Thibaud à panser votre coursier. »

Guillaume était beau ce jour-là, droit et élancé dans son pourpoint vert sur lequel retombaient ses boucles rousses : « Mon fils s'éveille, pensa Gui tout réjoui. J'aurais tort de le refuser. » « Tu viendras donc, mon fils, dit-il ; aussi bien tu dois connaître les joutes. N'ayez crainte, dame, fit le comte à dame Ida dont la figure replète reflétait tout à coup l'inquiétude, il sera dans la tribune et il regardera, sans plus ; je veillerai sur lui, et Thibaud aussi. Quant à vous, dame, vous resterez ici ; quand je m'en vais, vous êtes le pilier de cette demeure, et damoiselle Arlette vous tiendra compagnie, comme il convient. »

Les deux femmes inclinèrent la tête silencieusement, on ne discutait pas les décisions du comte Gui. Mais Arlette enrageait de ne pouvoir protester ; le repas fini, chacun se leva en commentant cette heureuse nouvelle du prochain tournoi. Elle se disait en traversant la cour pour regagner le logis : « Je ne resterai pas ici toujours, en arrière de tous ces hommes, sans rien apercevoir du monde. Non, je ne pourrai pas garder simplement une ferté, comme dame Ida ; elle n'a pas de sang dans les

veines ! J'ai trop faim de nouveauté ; qu'une occasion se présente, et on verra comme je la saisirai ! » Elle courut se réfugier dans l'alcôve aux bouvreuils en essuyant quelques larmes de dépit.

On vécut à Rue au rythme des préparatifs du tournoi, et de l'entraînement des valets. Le vieux Gautier, l'écuyer qui avait dirigé autrefois l'apprentissage en chevalerie du comte Gui, les obligeait chaque matin à s'exercer au bâton dans la cour du château. Certes le bâton ne serait pas l'arme du tournoi, mais c'était là lutte efficace pour les muscles et la résistance du corps. Arlette embusquée derrière sa petite fenêtre pouvait voir jusqu'à l'heure du dîner les jeunes gens, torse nu, s'affronter avec leurs cannes de chêne et s'envoyer au sol avec de grands cris et quelques jurons, qui parfois se changeaient en gémissements : il y eut des foulures, des bras cassés : ceux-là n'iraient pas au tournoi. A la fin de la séance, il montait de la cour une odeur de sueur et de sang. Tous se réunissaient alors autour du puits, et ils se lançaient à la volée de grands seaux d'eau, en s'injuriant encore ; ils soufflaient, ruisselants, la peau tailladée d'estafilades.

Arlette suivait de l'œil Thibaud ; il se battait mieux que tous, et s'en tira sans une égratignure ; singulièrement, elle en était presque irritée : il était trop sûr de lui. Il lui sembla qu'il regardait de temps à autre vers la fenêtre du logis, avec un sourire de malice.

« Arlette, ne viendrez-vous pas nous rejoindre à l'ouvroir ? criait de sa chambre dame Ida.

— Je dis encore quelques oraisons, ma mère. »

Dame Ida soupirait, mais ne faisait aucune observation : elle avait appris depuis longtemps combien le silence était utile à une femme.

L'après-midi, tous sortaient en campagne pour galoper furieusement ; plus tard, ils pansaient les chevaux, et assis en groupes, ils aiguisaient et fourbissaient leurs armes.

La veille du départ, Arlette croisa Thibaud dans la cour. Il avait déjà revêtu son équipement neuf, donné par le comte, sauf